



3

Memoires

D'UN DETENU;

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA

TYRANNIE

DE

ROBESPIERRE.

Paris:

ET SE TROUVE A LONDRES, CHEZ
DE BOFFE, NO. 7, GERRARD
STREET, SOHO.

1795.

MEMORIAL

D. W. D. E. N. R.

FOR SERVICE IN THE

ARMY

OF THE UNITED STATES

1914

THE NATIONAL ARCHIVES
COLLECTION OF
MILITARY RECORDS
AND PERSONS

MEMOIRES
D'UN DÉTENU,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE LA TYRANNIE
DE ROBESPIERRE.

LE mois d'octobre 1793 (vieux style) sera fameux à jamais par les arrestations innombrables qui eurent lieu pendant sa durée. La tyrannie entra, pour ainsi dire, en possession de la France entière à cette époque; & ses effets se firent sentir, d'une manière explosive, sur toute la surface de la république. La faction dont Robespierre était le chef, triomphait partout, & recueillait les fruits de la victoire qu'elle avait remportée le 31 Mai. L'usurpation s'organisait, les efforts des bons citoyens, sans suite, sans puissance, sans point central, n'avaient été qu'une misérable velléité, qui n'eut d'autres effets que d'indiquer plus sûrement aux coups du tyran tout ce qu'il y avait de gens

éclairés & capables d'énergie dans la république. Le prétendu fédéralisme fut un vaste piège dans lequel furent enveloppés tous les administrateurs dignes de leur poste, & une foule d'hommes dignes de la liberté. Une génération entière, cette génération véritablement disciple des Jean - Jacques, des Voltaire, des Diderot, a pu être anéantie, & l'a été en grande partie sous cet horrible prétexte.

L'ame est inconsolable, quand on songe à cet espoir de la patrie dévoré par un tyran, & abandonné encore chaque jour à la férocité des jacobins, ses satellites. * Enfin, la France n'offrait alors que l'image d'un pays conquis par des sauvages, & dont Robespierre dirigeait les mains destructives contre les lumières & la probité. Dans cet état désastreux, Bordeaux n'échappa pas au sort commun. On était trop heureux de pouvoir l'accuser aussi de fédéralisme, & on en profita. On avait fait, depuis quelques jours, des visites domiciliaires dans

* J'écrivais ces lignes avant la fermeture du repaire de ces trop fameux brigands.

cette ville, mot sous lequel la tyrannie essayait partout la violation de l'asile des citoyens, & la destruction totale des droits de l'homme. La force départementale Bordelaise dissoute aussitôt que formée, un département faible & irrésolu, une municipalité divisée & tremblante, une masse de citoyens égoïstes & inertes promettaient un succès facile aux émissaires du tyran, qui, gorgés des trésors de l'état, marchandèrent la liberté d'une petite portion de citoyens, pour avoir le droit d'usurper celle de tous les autres. Ils avaient établi une espèce de camp d'observation, où ils avaient rassemblé 3 ou 4 mille hommes sous le nom d'armée révolutionnaire ; c'est là, que dans leurs complots parricides, ils machinaient contre cette grande cité ; c'est de là qu'ils la divisaient, l'affamaient, qu'ils soufflaient dans son sein tous les fléaux, la délation, l'espionnage, la calomnie & l'anarchie ; qu'ils épouvantaient tous les hommes intègres, & appelaient à eux tous les scélérats. Ils ont suivi constamment la même marche avec les autres villes. Ils se rendaient cette justice, qu'ils ne pouvaient habiter dans les mêmes murs avec la liberté, les loix & les lumières.

Partout où ils oſaient ſe montrer, les bons citoyens devaient ſe cacher, & leur cortège ne devait être formé que par cette populace qu'on trouve toujours à la ſuite des impoſteurs, par une ſoldateſque effrénée, des jacobins & des bourreaux. Ils agiſſaient avec toutes les forces du gouvernement qu'ils avaient uſurpé. Bordeaux était abandonné aux ſiennes, & ces forces étaient nulles.

Les tentatives des amis de la liberté avaient été impuiſſantes, par l'incohérence des meſures & l'impoſſibilité de les centraliſer. La force du gouvernement en France ſera toujours incalculable, & préſentera ſans ceſſe une maſſe inexpugnable, tandis que les citoyens n'auront qu'un morcellement de forces à lui oppoſer. Réuni à une faction, quand il voudra, il perdra la liberté comme l'avait fait Robeſpierre. Que diſ-je, il peut la tuer par la ſeule arme de la calomnie : or il était, comme je viens de le dire, tout entier dans la main des factieux. On voyait bien à Bordeaux une jeuneſſe ardente ſ'agiter, mais ſans objet bien déterminé, ſans chef & ſans moyens. Le plus grand réſultat

qu'elle obtint, fut de se réunir en club. L'ame s'ouvrait à une forte de joie & d'attendrissement, en voyant cette jeune élite se lever pour conserver le dépôt de la liberté. Mais la raison ne s'ouvrait pas à l'espérance. On avait fait assez à Bordeaux, comme partout ailleurs, pour exprimer le vœu du peuple : on n'avait pas fait assez pour l'appuyer auprès des usurpateurs, qui feignaient de ne pas l'entendre.

Les pères, les meres, les épouses croyaient avoir fait les plus grands sacrifices, en laissant leurs enfans ou leurs maris courir les dangers du club, & ceux-ci, en prononçant des discours à la tribune. Vieux ou jeunes, on peut dire de tous, qu'inexpérimentés dans les orages démocratiques, ils ne prévoyaient gueres ce que cachait de vengeance & de projets infernaux, la conquête de la France, méditée & exécutée par les jacobins. Il en était ainsi partout, où une sorte de sécurité engourdissait la résistance. Le jacobinisme & le Robespierisme étaient des maladies nouvelles dont on voyait bien les symptômes, mais dont on ignorait les terribles effets. Les départemens éloignés surtout, pouvaient-

ils prévoir qu'il en résulterait la ruine des plus florissantes cités, le massacre de plus de cent mille citoyens, l'emprisonnement de trois cent mille, la destruction du commerce & des arts, l'affervissement de la France mutilée, flétrie & noyée dans son sang.

Si l'amour de la patrie & de la liberté, le respect des personnes & des propriétés, l'obéissance aux lois, si tant de sentimens généreux s'exhalaient, pour ainsi dire, à pure perte, de tous ces jeunes cœurs, il n'en était pas de même de la tyrannie & de ses émissaires. Leur rage était concentrée, leur langage hypocrite & calomniateur, leur marche assurée, corruptrice & savante. Ils avaient débuté par s'emparer du nom de la section Franklin, plutôt que de la section elle-même. Ils ébranlaient toutes les autorités, en attendant l'instant de les détruire ; ils fanatifaient l'ignorance, épiaient la vénalité, & ne s'appliquant à connaître les sources du bonheur public que pour les empoisonner, ils y parvenaient chaque jour davantage. Ce qu'il y a de particulier, c'est que toutes leurs machinations pesaient sur la classe

des sans-culottes, dont ils se disaient les amis ; ils l'affamaient pour la conquérir. Les ouvriers & leurs femmes passaient des nuits entières à la porte des boulangers. Ils poussèrent l'impudence jusqu'à ne vouloir accorder de subsistances qu'à la section Franklin exclusivement ; elle était pour eux comme une citadelle d'où ils assiégeaient la ville. Des orateurs véhémens dirigeaient sans cesse leurs discours contre cette section, arsenal d'anarchie, & qui, menaçant sans cesse la fureté publique, s'était déjà emparée d'une partie de la grosse artillerie. Un incident provoqua enfin un éclat qui pouvait devenir décisif : une députation du club des jeunes gens envoyée à la section Franklin, y fut arrêtée : alors on court aux armes. Les émissaires du tyran devaient se réjouir : il paraissait certain que le sang français allait couler. Les membres de la municipalité l'apprennent & se rendent sur la place. Le courroux si bien fondé de cette jeunesse, s'amollit à la vue des magistrats, & se change en obéissance. Devant l'organe de la loi, leurs armes s'inclinent avec respect, Voulez-vous favoir si une ame est de trempe à être libre, mettez à l'épreuve son

respect pour les magistrats. Celui des jeunes gens de Bordeaux fut sans bornes ; ils se retirèrent. Leurs députés furent relâchés ; mais c'est tout ce qu'on tint des nombreuses promesses qu'on leur fit, & le machiavélisme des tyrans déjà vieilliss dans la perfidie, obtint un triomphe aisé sur la candeur & l'inexpérience. Le club des jeunes gens fut fermé ; la section Franklin redoubla d'audace ; le département prit la fuite ; & ce seul foyer où brillait encore quelque étincelle d'esprit public, fut détruit. Des gardes nationaux choisis dans la section Franklin, devenue maîtresse, en prirent possession comme d'une place emportée d'affaut. Tout Bordeaux n'offrit plus que cette triste image. Il n'y resta plus de trace de liberté. Des brigands à la tête d'hommes stipendiés, porterent l'effroi dans toutes les maisons, & enleverent une foule de citoyens pendant la nuit. Un sommeil paisible ne fut plus un bien dont aucun habitant eut la jouissance. Le bruit des arrestations nocturnes éclatait le matin, & remplissait tous les quartiers d'épouvante. Les vrais magistrats étaient en fuite, destitués ou arrêtés eux-mêmes. Un mauvais génie invi-

sible semblait s'être emparé de la ville, & ne se plaie qu'à porter ses coups dans l'ombre ; c'est dans ces circonstances qu'on vit tout-à-coup paraître le buste de Marat couvert d'un bonnet rouge, & promené par un comédien du Vaudeville, que suivaient quelques hommes inconnus dans la ville : ces présages affreux qu'ils appelaient une fête, redoublaient la tristesse universelle. On regardait en silence cette procession traverser les rues, & n'entraînant après elle que quelques vagabons, comme un égout qui entraîne les immondices. Le triomphe du nouveau Teutatès annonçait que des sacrifices d'hommes allaient se faire. Les faibles digues qui défendaient encore l'ordre public furent renversées par la destitution totale de la municipalité ; des intrigans, des envoyés jacobites se répandirent dans toutes les places. Ce fut alors que les émissaires du tyran * entrèrent en conquérans dans cette cité, organisée pour eux & par eux ; nouvelle & effrayante tactique qui, joint au mulet de Philippe la délation &

* Le général de l'armée révolutionnaire & son état-major.

la scélératesse, où le crime & l'hypocrisie seuls font tout, & où le général et les soldats ne paraissent que pour le pillage et les proscriptions. Je ne fus point témoin de ces horreurs ; j'étais destiné à en voir d'autres plus atroces encore. Si je n'ai pas été témoin de la dévastation de Bordeaux, & si je n'ai pas vu le sang couler dans ses murs, j'ai vu massacrer sa députation entière ; les hommes les plus éclairés, les plus éloquens & les plus vertueux de la république, ne survécurent que peu de jours à la liberté de la seconde des cités qu'ils représentaient, et dont ils soutinrent la gloire jusques sur l'échafaud.

Tel était l'état déplorable dans lequel se trouvait Bordeaux, & l'orage qui grondait sur lui, lorsque j'y fus arrêté, le 4 Octobre 1793, (vieux style) à 3 heures après minuit, peu de tems avant l'entrée des lieutenans du vainqueur du 31 Mai.

Je n'avais jamais paru de ma vie devant aucun magistrat ; je n'avais jamais connu d'affignation devant aucun tribunal, & mon indépendance avait été jusqu'alors, je crois, la plus

grande & la plus complete dont aucun être eut jamais joui. Je puis dire que je n'avais aucune idée de ce que c'était qu'une prison & des fers. Jetté depuis dans des cachots au milieu d'une foule d'infortunés, je me suis souvent reproché de n'avoir jamais arrêté mes pensées sur ces dépôts où l'ordre social entasse ceux qu'il sacrifie à sa fureté, & où depuis la tyrannie a précipité des milliers de victimes. Ce fut du sein de cette indépendance vierge, pour m'exprimer ainsi, que je fus plongé tout-à-coup dans la captivité, & chargé de fers. D'abord ma position me parut un rêve. Il me semblait toujours que j'allais me réveiller libre.

Je fus conduit au comité révolutionnaire de la section Franklin, le seul qu'il y eut alors, & qui était sorti comme tout formé des enfers. C'était un ramas de vils clubistes, présidé par des émissaires à cheveux noirs ; il semble réellement qu'il n'y ait qu'à oser en France, tant la privation de tout exercice politique rend un peuple ignorant & aveugle sur ses droits. Ce club instrumentait tout aussi tranquillement que si c'eût été la chose la plus naturelle du

monde, que d'arrêter la nuit 3 ou 400 personnes, & de remplir tout de confusion & d'alarme. Seulement une sorte de satisfaction naïve, mêlée d'étonnement, se peignait sur la figure des sans-culottes, qui croyaient que pour cette fois-là le peuple allait être heureux, puisqu'il arrêterait les riches. Quelqu'éclat qu'ait jetté l'esprit Français par sa littérature & ses philosophes, il est peu de nation où l'esprit de la masse soit moins avancé. C'est que la littérature ne polit qu'un certain cercle d'hommes, & que la liberté seule donne du sens et de l'esprit à une nation.

J'avais été arrêté avec un Espagnol. Il était venu chercher la liberté en France, sous la garantie de la foi nationale. Persécuté par l'inquisition religieuse de son pays, il était tombé en France dans les mains de l'inquisition politique des comités révolutionnaires. Je doute qu'il existe une ame plus véritablement, plus énergiquement éprise de l'amour de la liberté, & plus digne d'en jouir. Sa destinée est d'être toujours persécuté pour sa cause, & de l'aimer

toujours davantage. Raconter mes malheurs, c'est raconter les siens ; notre persécution avait les mêmes causes, les mêmes fers nous ont enchainés, les mêmes cachots nous ont reçus, & le même coup devait finir notre vie. Au moment où nous fumes saisis, un officier accompagnait la horde. Je remarque cette circonstance ; depuis, je n'ai plus vu de magistrat du peuple, & mes yeux ne se sont plus reposés sur l'écharpe nationale, signe consolateur, & qui rappelait au moins l'idée d'un pays civilisé. C'était tous gens sans aveu ; des Savoyards, des Byfcayens, des Allemands mêmes. C'était à cette tourbe que des Français étaient abandonnés. Si j'étais indigné pour moi-même, combien ne le fus-je pas davantage quand je vis au milieu de ces factieux, un représentant du peuple, Duchâtel, la tête nue, & pressé par des satellites... Ils osaient l'interroger. Il me sembla voir tout le peuple Français outragé dans sa personne. Au bout de 3 heures, qui suivirent un court interrogatoire, on vint nous signifier que Duchâtel, l'Espagnol & moi, allions être traduits à la Réole, devant des représentans.

Bientôt un grand bruit se fait entendre, des hommes armés s'assemblent, les allées & les venues se précipitent. O véritable contre-révolution ! je vois passer Duchatel, les mains chargées d'indignes fers & attaché au corps avec une corde, qu'un gendarme tenait en laisse, à six pieds ; ce jeune-homme retenait des larmes d'indignation qui roulaient dans ses yeux ; la tête haute & le regard courageux & terrible, son caractère de représentant se traçait sur son front, en traits d'autant plus augustes qu'il était méconnu : sa taille était avantageuse, l'intrépidité respirait tellement dans tout son visage d'une beauté mâle & vigoureuse, sa jeunesse paraissait tellement indépendante & libre, que tant qu'a duré la route, je ne me souviens pas d'avoir vu un seul moment de sécurité aux gendarmes, quoiqu'il eut des fers aux pieds & aux mains, & qu'il fut attaché avec une douzaine de cordes en dedans & en dehors de la voiture ; il traversa avec majesté tout le long corridor & une partie de la place. Les hommes qui le conduisaient avaient les yeux baissés, comme honteux de descendre du rang de citoyen Français, au rôle de sbirre de la tyrannie.

On nous jetta chacun dans une voiture : le peuple gardait le silence, les femmes pleuraient, l'intérêt était sur tous les visages; c'était une énigme, un mystère du gouvernement. Le peuple, par ce choc violent, était reporté à trente ans en deçà de la révolution, & avait l'air de dire, " cela vient d'en-haut," comme il le faisait sous le despotisme. Des siècles d'une obéissance passive lui ont fait contracter cette habitude trop funeste, lorsqu'une grande injustice vient étonner sa moralité: cette locution ne se détruira pas en un jour, & surtout avec le gouvernement révolutionnaire. Cependant un pays n'est point libre, & est indigne de l'être, lorsque cette locution servile est en usage, & qu'on dit sur une grande oppression, au lieu de la repousser, " cela vient d'en-haut."

Enfin nous partons : le cortège était magnifique & beaucoup trop : trois berlines à six chevaux, des hommes qui couraient à cheval devant, derrière & aux portières, donnent une idée des dilapidations qui se commettaient dans ces occasions. C'était la fête des chars, & nous recrutâmes jusqu'aux portes de la ville beaucoup

de Sans-culottes à qui leurs camarades disaient de monter ; “ prends un cheval, c’est la nation qui paie.”

J’avais quatre citoyens dans ma voiture, sans compter ceux qui étaient sur le siège & sur l’impériale ; je leur parlai avec chaleur & vérité sur beaucoup d’objets, ils m’écoutaient ; mais avais-je plus de raison que des citoyens venus exprès de Paris, pour apporter à Bordeaux la véritable politique, & qui tout d’un coup, comme par magie, avaient rendu une grande partie des porteurs d’eau & des commissaires de cette ville si puissans, qu’ils arrêtaient les gens riches, & si heureux, qu’ils couraient la poste.

A la première pause, pour souper, je ne pus retenir mon indignation ; l’Espagnol et moi n’étions point attachés ; le redoutable Duchatel l’était ; des mains étrangères suppléaient à l’usage des siennes, comprimées dans d’étroits ferremens : on le faisait manger. Un innocent, un représentant du peuple, un homme dans cet état, auquel son semblable insulte à ce point, faisaient bouillonner mon sang : je lisais dans

ses yeux, les plus expressifs que j'aie jamais vus, tout ce qui se passait dans son ame ; je m'endiais dans ses regards le signal de la résistance, qui nous eut fait infailliblement massacrer tous trois. Le sourire amer était sur ses lèvres, et le désespoir dans son cœur. En parlant avec force contre cette indignité, je saisis, sans m'en appercevoir, une bouteille, dans l'attitude d'un homme que veut la lancer : il n'en fallut pas davantage ; aussitôt trois gendarmes me ferrent, m'entourent comme par une manœuvre insensible. Au bout d'un quart d'heure, je n'eus plus rien à envier à mon malheureux camarade d'infortune, et je fus garotté. Depuis je l'ai été jusqu'à Paris. Le chef de la bande qui nous conduisait, était un homme à cheveux noirs, crépus et jacobites, au teint bilieux, à la mâchoire pesante, au ventre énorme et à l'air mystérieux d'un satellite de Lenoir ou de Sartines. La liberté ne lui avait pas donné une haute idée de la dignité de l'homme, puisqu'il l'outrageait ainsi : il est probable qu'il n'avait pas non plus étudié la tolérance dans Voltaire : il avait à la bouche certains mots, de *montagne*, de *sans-culottes*, de *jacobins*, comme un bedaud

de paroisse, celui de *luthériens*, de *pape*, et d'*assemblée des fidèles* ; voilà je crois tout ce qu'il savait de la révolution : au reste, il était costumé convenablement, les moustaches, le large sabre, les pistolets à la ceinture, le pantalon neuf, et tous les agnus et les médailles de l'ordre ; je parie aussi qu'il était fort en règle du côté des cartes civiques et des certificats ; ce fut par son ordre que je fus attaché, je lui en témoignai mon ressentiment par une pluie de sarcasmes ; monseigneur le jacobin, lui disais-je, vous qui êtes couronné d'un bonnet rouge, en vertu de quel article des droits de l'homme, chargez-vous un citoyen Français de fers ? Il fut enchanté d'apercevoir que j'étais anti-jacobin ; cette découverte acheva de lui ôter toute espèce de remords, et c'est le seul profit que j'aie retiré de mes discours. Il retourna vers la proie qu'il couvait spécialement des yeux, le représentant. C'est par de pareils Vandales que la France est ensanglantée depuis un an entier. En arrivant à la Réole, il ne manqua pas de me faire mettre au cachot tout seul, comme mutin ; au passage de la Garonne j'avais eu une nouvelle altercation, et j'avais été tenté vingt fois, en la passant,

d'aller au fond de la riviere chercher la vérité avec un grand coquin de Biscayen qui discutait vivement sur les droits de l'homme avec moi, qu'il tenait enchainé.

Quand je fus sous ces voules souterraines, quand d'énormes verroux se refermerent sur moi avec un fracas inconnu à mes oriellés, quand je me vis seul, séquestre de la nature entiere, privé de la douce lumiere du jour, je payai à l'humanité le tribut qu'elle ne remet à personne. Je me souvins de mes affections, et je pleurai. Ce sont les seules larmes que j'aie versées dans ce long cours d'adversités. Mon dernier adieu s'exhala vers tout ce que j'avais de cher, à travers ces murailles épaisses ; depuis mes yeux sont restés secs. Il est des côtés du cœur si tendres, qu'on ne peut y toucher sans une crise douloureuse. J'échappais à des sentimens que je ne pouvais détruire, et je me suis toujours arrangé comme un homme qui fait très bien qu'il est mort. Les agens subalternes avaient disparu, et les égards, l'humanité même se remontrèrent. On nous mit, au bout de deux jours, l'Espagnol et moi, toujours séparés,

dans une maison de Benedictins qui servait de caserne. A travers des barreaux simples et très espacés, mes yeux se promenaient sur une immense vallée que traverse la Garonne ; je revis des arbres, des champs, et le magnifique spectacle de la nature. J'en jouissais de toute mon ame comme d'un bien que j'étais menacé de perdre à jamais. L'appareil qui nous environnait était tout militaire d'ailleurs. Interrogés quelques jours avant, nous avions traversé une haye de soldats qui gardaient un escalier étroit, long et obscur, par lequel on arrivait à une chambre mal éclairée où siégeaient les Représentans. On me demanda peu de chose, même avec une espece de bonté, mais forcée autant qu'il m'en souvient, et le ton d'un intendant poli, mais vieilli dans l'exercice d'un pouvoir despotique. Le Général de l'armée révolutionnaire m'était venu prendre avec quelques adjudans, et me parut faire là précisément le même métier que j'ai vu faire depuis aux valets de guichetiers, à la conciergerie ; le club se tenait sous ma chambre. Quelquefois dans le lointain, à travers les taillis, au-delà de la riviere, je voyais les Représentans du peu-

ple se promener à cheval, suivis du général révolutionnaire et de ses adjudans. Je n'étais point fâché de voir *les armes céder à la toge* ; mais je ne pouvais m'empêcher de comparer cet état de puissance avec les dogmes de la sans-culotterie.

Enfin nous fumes envoyés tous trois à Paris, et remis à la discrétion de deux gendarmes qui, spéculant sur nous, nous affamerent le long de la route. Duchatel était avec un gendarme dans la première voiture, l'Espagnol et moi avec l'autre gendarme dans la seconde. Ce fut par une suite de cette cupidité, que nous fîmes le chemin sans descendre et sans arrêter, et que nous restâmes 149 heures assis au fond d'un cabriolet fort incommode ; aux relais nous obtenions qu'on plaçât nos voitures de front, nous nous voyions, et cela nous consolait ; Duchatel plaisantait même d'assez bonne grace sur le fort qui l'attendait.

À un relai, Duchatel apprit qu'un de ses collègues était à l'auberge ; il demanda à le

voir ; il obtint pour toute réponse : *je n'ai pas le tems, je dine.* Je ne cherche point à me rappeler le nom de cet homme, c'était à son collegue malheureux, souffrant, enchainé, qu'il répondait ainsi. Cet individu peut bien être un de ceux qui ont usurpé la souveraineté nationale, mais à coup sûr, ce n'est pas un grand homme.

Pour l'instruction de ceux qui abandonnent avec tant de facilité l'existence des citoyens à des mains mercénaires, je dois une petite digression sur un des gendarmes ; on verra combien l'abus de l'autorité est voisin de son exercice, et de combien d'instituteurs sages et profonds a besoin une nation dont la maladie particuliere est l'ostentation, l'envie de paraitre et de sortir de sa sphere.

Ce gendarme avait été cuisinier à Agen ; il voulut se montrer dans toute sa splendeur aux mêmes lieux où il avait végété dans l'obscurité de la cuisine.

Il nous fit faire 40 lieues de plus, exprès pour

sa gloire, et pour que tout Agen le vit disposant des deniers de l'état, et enchaînant les citoyens. Cet homme était bien un des plus jactantieux et des plus méchants qu'on puisse voir.

Il avait un de ces fronts larges et plats sur lesquels on lit en gros caractères, IMPUDENCE. Il ne manquait jamais de mettre à chaque poste tous les gardes nationaux en réquisition, qui regardaient, en avançant la tête avec mystère, et une précaution respectueuse, comme si Pitt et Cobourg au moins eussent été derrière les stores ; s'il était de l'essence de la liberté d'avoir des gendarmes, il en faudrait au moins de formés exprès pour elle. J'ai vu les routes couvertes de femmes attachées avec des colliers de fer au col, des hommes enchaînés trois à trois, d'autres courant attachés à la queue d'un cheval, pour avoir été ou Brisottins, ou Rolandins, ou Modérés. L'humanité a été plus dégradée en France pendant un an, (l'an 2. de la République) qu'elle ne l'est en Turquie depuis cent ans. Je ne m'appesantis sur toutes ses choses, que parce qu'à chaque pas

on sent le besoin de donner au peuple le respect de lui-même, et de la dignité de l'homme.

Quand nous fumes dans Agen, à la même auberge où il avait servi; c'est alors que notre homme voulut recueillir tous les regards; il allait, il venait, il visitait la voiture à chaque instant et sans nécessité; il faisait des signes aux citoyens, plus triomphant que s'il eut amené douze Autrichiens, faits prisonniers de sa main. Il nous laissa 3 heures en proie à l'ardeur du soleil et aux injures de toute espece: je fus couché en joue, injurié spécialement, parce qu'à la fin mes yeux s'étaient allumés d'indignation, et que mes regards sans doute étaient devenus sinistres, comme ceux de clubifters qui nous visitaient, la carte à la boutonniere, le bonnet sacré en tête, et les imprécations à la bouche.

L'illustre cuisinier mit enfin le comble à sa gloire: il fend la foule, crie gare, et paraît avec deux maréchaux férans. Alors aux yeux de tout Agen, il commande du ton qu'on crie aux armées, de river, à la jambe de

l'Espagnol et à la mienne, un boulet ramé de 80 livres. Ces deux boulets furent apportés avec ostentation, et montrés au peuple préalablement. Nos mains attachés, nos corps ceints d'une triple corde, lui paraffaient des mesures peu suffisantes; nous gardâmes, le reste de la route, ces fers tellement pesans, que si la voiture eût un peu penché, nous avions infailliblement la jambe cassée; et si extraordinaires, qu'ils étonnerent à la conciergerie de Paris, des guichetiers en place depuis dix-neuf ans. C'est à la jactance de l'illustre cuisinier d'Aggen que l'Espagnol et moi dûmes ce traitement. On ne pouvait rien ajouter à la barbarie de ceux qu'avait éprouvés dès le commencement de la route le représentant du peuple. Pour l'Espagnol, combien de fois, pendant le chemin, lui demandai-je pardon de tant d'indignités au nom de la Nation Française.

Nous arrivames à Paris le 16 Octobre, (vieux style). Ici s'ouvre une scene nouvelle. Nous voilà donc tombés tous trois dans cet abime des vivans, dans cette con-

ciergerie de Paris, teinte encore sur tous les murs du sang des victimes du 2 Septembre, et où le tribunal révolutionnaire a dépassé toutes les bornes connues de la scélératesse et de la férocité. Avant d'y parvenir, nous avons été présentés à toutes les prisons de Paris, et promenés pendant trois heures, du Luxembourg la Force, de la Force à l'Abbaye, dont la vue seule me fit frissonner. On nous reçut à la conciergerie. On nous porta dans le premier guichet, et l'on fit venir des ferruriers pour dériver mes fers et ceux de l'Espagnol. Ceux de Duchatel étaient à vis. D'abord on m'assit sur un fauteuil, mais cette posture ne paraissant pas commode à l'ouvrier, on m'étendit à terre ; couché comme un animal exposé en vente, j'étais en butte à leurs ris insolens ; l'opération finie, je veux me relever ; mais n'ayant pas consulté mes forces épuisées à mon insçu, par une longue marche, (j'étais resté comme je viens de le dire, cent quarante-neuf heures en voiture sans changer de place) je chancelle ; aucune main secourable ne se présente ; j'étais repoussé de l'un à l'autre comme

un homme ivre dont se joue la populace : je désespérai cette fois de l'humanité, je la maudis, et je tombai la face contre terre. Oui, mon ame est forte, puisqu'elle n'a pas succombé à ces épreuves. Oh ! dignité de l'homme, première base de la liberté, quand seras-tu respectée ? Bientôt je fus séparé de mes compagnons, et plongé, sous le nom de secret, dans le cachot le plus infect de la maison ; j'y trouvai des voleurs et un assassin condamné à mort, qui croyait gagner beaucoup en prolongeant sa misérable existence dans un pareil repaire, au moyen d'un appel en cassation, qui ne lui réussit pas. Le soir trois grands guichetiers, suivis d'énormes chiens, vinrent nous visiter. Je vis mes malheureux compagnons se presser d'aller au devant d'eux ; c'était en effet les seuls êtres par lesquels ils communiquaient encore avec le monde. Ce fut à la lueur de leurs flambeaux, qui apportaient la lumière dans cette caverne, où jamais celle du soleil ne pénétrait, que je vis, et de quels hommes j'étais entouré, et quelle habitation m'était échue en partage : elle était de douze pieds

quarrés au plus : mes compagnons étaient au nombre de trois, l'un condamné pour assassinat, était un vieux voleur de 50 ans, nommé Pampin, tout mutilé par le crime, boiteux et borgne, la figure balafmée et couverte de rides pendantes, mais il avait des bras de fer et les épaules d'une largeur démesurée : tout le sceau de l'homicide était imprimé sur sa personne, des pieds à la tête ; sa voix était rauque & terrible.

Le second était un marchand d'argent, fabricant de faux assignats, être dégradé, qui n'avait pas même le ressort qui peut rester dans l'ame d'un voleur ; tout son maintien était patelin et faux : il avait l'air né pour l'espionnage, plus encore que pour le vol. Il feignait de n'avoir pas d'argent pour vivre aux dépens des autres, qui en usaient d'abord bien avec lui. Ce qu'il avait, il le mangeait seul et à bas bruit ; ses plaintes lâches et hypocrites, ses habitudes mendiantes, son égoïsme l'eussent mis, s'il était possible, au-dessous de l'assassin lui-même.* Ses autres camarades

* Comme Barrère est au-dessous de Robespierre.

le sentaient et le traitaient avec supériorité : ils lui reprochaient de manquer de savoir vivre, et voulaient souvent l'indoctriner à force de coups de poing. Quand Pampin, fameux par ses longs malheurs et par ses travaux, plus nombreux que ceux d'Ulisse avec sa veix enrouée, mais forte, lui avait dit, tu n'es pas fait pour vivre avec d'honnêtes gens, il ne répliquait plus, et si les leçons de Pampin devenaient un peu trop vives, il pleurait. Je connus que la lâcheté et l'avarice fardide, sont les plus honteux et les plus haïssables des vices ; car je portais une telle aversion au marchand d'argent, que j'étais à chaque instant prêt de me réunir aux autres contre lui. L'union de la caverne, les services de fraternité, de camarade à camarade, une certaine tournure d'indépendance conservaient à l'ame de Pampin et à ceux de son espece que j'ai vus, quelques-uns des caracteres de son essence primitive : ce mairaud de publicain, faux-moneyeur, qui aurait aussi volé sur la grande route, s'il en avait eu le courage, n'avait rien de tout cela, et paraissait pétri d'un limon encore plus vil ; il aurait volé

ses camarades mêmes, sans Pampin qui, comme dépositaire du grand code des procédés à observer entre voleurs, disait qu'il ne fallait point *travailler* en prison. Zénon dictait ses préceptes avec moins d'austérité.

Le troisième était un jeune-homme que le libertinage avait conduit au vol, auquel il paraissait s'être livré avec un attrait irrésistible. Il ne manquait pas d'une sorte d'éducation : il avait été, dans sa première jeunesse, secrétaire de Diétrik, qui à force de vertus, avait péri sur le même échafaud où ce jeune homme, qui l'avait servi autrefois, fut conduit peu de temps après lui, à force de crimes. La prison avait été souvent son domicile ; il y avait été mis cette fois pour faux assignats, et ce fut la dernière. C'était un véritable *Pilade*. Le nom d'un de ses amis, arrêté comme lui, et son complice, était sans cesse à sa bouche ; il ne parlait que du bonheur de sacrifier sa vie pour la sienne. Cet ami de son côté, pourvoyait exactement à tous ses besoins.

Le hazard qui me plaçait dans les mêmes

cachots que ces malfaiteurs, me mit à portée de prendre connaissance de leurs manœuvres sans être découvert. Les joueurs de tripots, les marchands d'argent recrutent surtout leur armée. Je les ai vu beaucoup soupirer après le repos, et envier le sort de quelques uns de leurs camarades, qu'ils nommaient, et qui, retirés à leurs campagnes, vivaient du fruit de leurs forfaits, restés inconnus. Leurs habitations les plus ordinaires sont les bourgs environnans Paris: ils ont des correspondans, et vont souvent à soixante ou cent lieues, pour des expéditions qu'on leur indique. La corruption de leurs mœurs est au comble, et le mépris des loix sociales a été précédé, chez tous, par le mépris des loix de la nature. Ce sont de terribles gens, pour être sans préjugés. Inceste et athéisme, sont des mots auxquels ils prétendent qu'il n'y a aucune idée véritable attachée.

Un de leurs stratagèmes est d'enrôler, dans leur bataillon, des jeunes garçons d'une figure agréable, et ces ganymedes, enfans de Mercure, leur ouvrent la nuit les portes

de l'homme, dont le goût dépravé n'est pas à l'épreuve de la beauté d'un visage imberbe.

Ils étaient aristocrates presque tous, mais la cause s'en rapportait uniquement à eux.

C'était, parce que dans le nouveau code ils étaient jugés par des jurés qu'ils traitaient d'ignorans, qu'il n'était pas facile d'abuser. Je ne pouvais m'empêcher de rire, en les voyant se frapper le front de colere, et dire en jurant : *si c'était des gens habiles, nous nous tirerions d'affaires.* Ils savaient parfaitement les loix qui les concernent, et surtout leurs ambiguités. Mais le sens et la raison du jury n'étaient point éblouis de fausses lueurs de leur chicane, qu'ils possédaient mieux que beaucoup d'avocats, et c'est ce qui les irritait. D'ailleurs, ils étaient attachés au vieux barreau, sous lequel ils avaient fait leurs premières armes, aux vieilles per-ruques parlementaires avec lesquelles ils avaient eu plus d'un démêlé, dont ils s'étaient tirés avec honneur. Pampin parlait toujours avec les plus grands éloges de l'ancienne

magistrature. L'industrie de ces hommes est étonnante. Il en était peu d'entr'eux qui ne se fut sauvé de prison plusieurs fois. J'appris d'eux-mêmes, qu'en 1791 et 92, ils trouvaient le moyen de contrefaire des billets de maison de secours et même des assignats, jusques dans leurs cachots, et de les mettre ensuite en circulation. Ils se servaient d'un clou ou d'un hardillon de boucle pour graver les planches. Pour se procurer de la lumière ils pressuraient leur salade, dont ils exprimaient l'huile, et effilaient leurs chemises dont ils tressaient des mèches. Des marchands, ainsi que je l'ai appris de leur bouche, en achetaient pour cent francs par jour, à leurs femmes, qui les exportaient avec adresse de la conciergerie. Ils m'ont paru, par rapport aux autres hommes, ce que le loup est par rapport aux animaux domestiques ; ils méprisaient beaucoup les *révolutionnaires*, nom donné par eux aux gens arrêtés pour affaires politiques, et les regardaient comme des hommes sans industrie, sans invention, sans courage, et capables de faire manquer une entreprise.

Malgré leur politesse et même leur amitié pour moi, malgré leur confiance la plus abandonnée, j'étais au milieu de mes très-chers voleurs navré de tristesse. Je ne trouvais aucun rapport entre mon prétendu girondisme et leurs crimes. Nous étions absolument privés de clarté. L'air était méphitique, la malpropreté, le plus grand des fléaux, nous recouvrait pour ainsi dire de nos propres immondices. Elles refluaient jusqu'à nous dans un terrain de douze pieds, et où nous avons été entassés souvent sept à-la-fois. Je savais assez bien, au moyen des arrivans, ce qui se passait à Bicêtre, à la grande en petite Force, tous les vols que faisaient les petits voleurs; mais j'ignorais ce que faisait Robespierre, le comité de salut public et le reste du monde; j'étais au secret le plus rigoureux, sans nouvelle de mes camarades d'infortune. On ne m'interrogeait point. J'eus d'abord recours à mon imagination; mais elle n'enfantait plus de prestiges. J'essayais d'évoquer la nature dans ce qu'elle a de plus riant, et d'embellir mes reveries du charme de ses tableaux. Elle était sourde à ma voix. Les vers suivans, faits entre un voleur assassin et un fabriquant de faux assignats,

me prouverent, par le peu d'illumination dont ma tête était remplie en les composant, qu'elle était glacée aussi bien que mon cœur. C'est la peinture de la moisson, telle qu'elle se fait dans mon pays natal. De quelle plus douce image pouvais-je chercher à embellir ma caverne ?

Moissons, dont le Zéphir dans ces riantes plaines,
 Agitait en courant les vagues incertaines ;
 Cerès, dans ses greniers appelle vos trésors,
 Et la feule Pomone embellira ces bords.
 Déjà, de vos épis l'appui long et fragile,
 Va tombant sous la faux du moissonneur agile.
 Quelque tems, du Soleil épuisant tous les traits
 De nos javellés d'or vous couvrez les guerêts.
 Bientôt un bras nerveux vous enferme et vous lie.
 Le glaneur fuit de près la gerbe qu'il envie :
 Il s'anime au travail, et son tas va croissant,
 L'avare laboureur l'éloigne en menaçant :
 Tandis qu'un tendre enfant, guidé par la nature,
 Du pauvre qu'on outrage a ressenti l'injure,
 Et glissant vers la gerbe une innocente main,
 Fait de quelques épis l'honorable larcin.
 Sur le pas du glaneur, il les sème avec joie.
 Mais un fouet dans les airs éclate et se déploie,
 C'est un rustique char, qui pesamment traîné,
 Roule vers le hameau de gerbes couronné.
 O fortunés travaux, scène heureuse et champêtre,
 Avant la fin du jour vous allez disparaître ;

Où flottaient les moissons, mes yeux ne verront plus
 Que des chasseurs cruels dans la plaine acourus.
 Pour moi qui dans ces champs, devenus solitaires,
 De l'amant de Procris fuir les jeux sanguinaires,
 Paissible promeneur, je respecte en marchant,
 L'humble chaume où l'oiseau se cache en palpitant.

J'abandonnai bientôt cette esquisse, mon imagination broncha, les moissons disparurent, et je me trouvai avec mes camarades les voleurs. Le désespoir s'emparait tout de bon de mon ame; je m'abstenais presque entièrement de nourriture, non que je fusse bien déterminé à mourir; mais je trouvais dans l'appauvrissement de mon sang une patience, une résignation que ne me pouvaient donner toutes les leçons de Sénèque et d'Epictète lui-même. Si je ne briguais pas précisément la mort, j'en acquérais au moins l'immobilité; je restais sans peine quarante-huit heures couché sur le même côté; quand je mangeais, au contraire, comme un jour où je régalais mon camarade Pampin, mon sang reprenait son activité, je retrouvais de la rage et j'étais aux enfers. Une diète excessive me donnait un engourdissement qui n'était pas

sans quelque charmes, je me sentais chéminer vers la mort par la douce voie du sommeil, mais j'y allais en voyageur paresseux et à mon aise : je savais que je n'avais qu'à vouloir pour arriver au terme.

Vers les onze heures du matin, les verroux retentissent, les quatre ou cinq portes qu'il fallait ouvrir pour arriver jusqu'à nous, mugissent sous leurs gonds et retombent avec fracas ; les nôtres s'ébranlent : on ouvre ; c'était Lebeau, concierge, qui venait lui-même me chercher pour l'interrogatoire. Un de ses enfans qui était avec lui, recule à la vue du cachot, et s'écrie avec la naïveté de son âge ; *que c'est affreux, un cachot, Papa*. Lebeau lui-même, homme bon et sensible, se tenait à une certaine distance, et détournait le tête moins pour ne pas respirer l'air pestilentiel qui s'en exhalait, que pour ne pas voir un spectacle si déplorable. Pâle, défait, la barbe fallée et longue, les habits couverts de paille hachée, qui depuis treize jours composait mon lit, je partis pour l'interrogatoire : il fut long et peut-être plus vif que ne le permettait l'humanité, et l'état dans lequel j'étais. Je ne

revins plus dans ma caverne, et je suis bien aise d'apprendre aux lecteurs que peu de mois après *Fouquier Tainville* exila tous les voleurs de la conciergerie, leur ancien domicile, et ne voulut plus y souffrir que la probité, les talens et les lumières: mon cachot fut supprimé comme trop mal-fain.

On me mit dans une autre partie de la conciergerie. Je quittais l'ancre du crime justement enchaîné, j'entrai dans le temple de la vertu persécutée. *Vergniaux, Gensonné, Brissot, Ducos, Fonfrède, Valazé, Duchatel* et leurs collègues furent les hôtes que je trouvai installés dans ma nouvelle demeure. Depuis une année entière que je l'habite, je ne cesse d'y voir l'ombre de ces grands hommes planant sur ma tête et ranimant mon courage. Le sentiment de l'admiration fit place bientôt à celui de la reconnaissance. J'appris que c'était aux sollicitations de Ducos que je devais d'être sorti du cachot, c'est-à-dire la vie, bien triste présent sans doute dans ces tems désastreux, mais dont il m'est bien doux de lui être redevable. L'aimable et intéressant jeune homme! il m'a-

vait vu une seule fois dans le monde, et il me fit l'accueil d'un frere.

La curiosité se réveille à ces noms fameux, mais j'ai peu de moyens de la satisfaire ; j'arrivai deux jours après leur condamnation, et comme pour être témoin de leur mort. La France et l'Europe connaissent leur procès, si l'on peut donner ce nom à la proscription la plus atroce ; il fut, tout du long, la violation la plus solennelle de tous les droits, jusqu'à leur ôter enfin le moyen de se défendre.

Tous ces athlètes vigoureux qui réunifiaient à eux seuls presque toute l'éloquence Française, étaient entraînés dans l'arène, enchainés de toutes parts ; il leur était défendu de se servir de leurs forces. Vergniaux une seule fois, avec cette flexibilité d'organe qui va remuer toutes les ames, laissa échapper une étincelle de son talent ; tous les yeux pleurerent, la tyrannie pâlit et arracha le décret qui mit le sceau à la gloire des proscrits, et à l'infâmie des proscrip-teurs.

Ils étaient tous calmes, sans ostentation, quoiqu'aucun ne se laissât abuser par l'espérance. Leurs âmes étaient à une telle hauteur, qu'il était impossible de les aborder avec les lieux communs des consolations ordinaires. Brissot, grave et réfléchi, avait le maintien du sage luttant avec l'infortune ; et si quelque inquiétude était peinte sur sa figure, on voyait bien que la patrie seule en était l'objet. Genfonné, recueilli en lui-même, semblait craindre de souiller sa bouche en prononçant le nom de ses assassins. Il ne lui échappait pas un mot de sa situation, mais des réflexions générales sur le bonheur du peuple, pour lequel il faisait des vœux. Vergniaux, tantôt grave et tantôt moins sérieux, nous citait une foule de vers plaisans, dont sa mémoire était ornée ; et quelquefois nous faisait jouir des derniers accens de cette éloquence sublime qui était déjà perdue pour l'univers, puisque les barbares l'empêchaient de parler. Pour Valazé, ses yeux avaient je ne fais quoi de divin. Un sourire doux et ferme ne quittait point ses lèvres, il jouissait par avant goût de sa mort

glorieuse. On voyait qu'il était déjà libre, et qu'il avait trouvé dans une grande résolution la garantie de sa liberté. Je lui disais quelquefois : Valazé, que vous êtes friand d'une si belle mort, et qu'on vous punirait en ne vous condamnant pas. Le dernier jour avant de monter au tribunal, il revint sur ses pas pour me donner une paire de ciseaux qu'il avait sur lui, en me disant : c'est une arme dangereuse, on craint que nous n'attentions sur nous mêmes. L'ironie digne de Socrate avec laquelle il prononça ces mots, produisit sur moi un effet que je ne démentai pas bien : mais quand j'appris que ce Caton moderne s'était frappé d'un poignard qu'il tenait caché sous son manteau, je n'en fus point surpris, et je crus que je l'avais deviné ; il avait dérobé ce poignard aux recherches, car on les fouillait comme de vils criminels avant de monter. Vergniaux jetta du poison qu'il avait conservé, et préféra de mourir avec ses collègues.

Les deux frères Fonfrede et Ducos se détachaient de ce tableau sévère, pour inspirer un intérêt plus tendre et plus vif encore. Leur jeunesse, leur amitié, la gaité de Ducos, inaltérable jusqu'au dernier moment,

les graces de son esprit et de sa figure, rendaient plus odieuse la rage de leurs ennemis. Ducos s'était sacrifié pour son frere, et s'était rendu en prison pour partager son sort. Souvent ils s'embrassaient et puisaient dans ces embrassemens des forces nouvelles. Ils quittaient tout ce qui peut rendre la vie chere, une fortune immense, des épouses chéries : des enfans, et cependant ils ne jettaient point leurs regards en arriere, mais les tenaient fortement fixés sur la Patrie et la Liberté.

Une seule fois, Fronfrède me prit à part, et comme en cachete de son frere, laissa couler un torrent de larmes, aux noms qui brisent les cœurs les plus stoiques, aux noms de sa femme et de ses enfans ; son frere l'apperçoit ; *qu'as-tu donc ?* lui dit-il ... Fronfrède honteux de pleurer, et rentrant ses larmes, *ce n'est rien, c'est lui qui me parle . . .* Il rejetait ainsi sur moi ce qu'il croyait la honte d'une faiblesse. Ils s'embrassèrent, et s'entrelaçant ils devinrent plus forts. Fronfrède arrêta ses larmes qui coulaient, son frere arrêta les siennes prêtes à couler, et tous deux redevinrent vraiment Romains. Cette scene se passa 24 heures avant leur exécution.

Ils furent condamnés à mort dans la nuit du 29 Octobre, (vieux style), vers les onze heures. Ils le furent tous ; on avait en vain espéré pour Ducos et Fonfrède, qui peut-être eux-mêmes ne s'étaient pas défendus de quelque espérance. Le signal qu'ils nous avaient promis nous fut donné. Ce furent des chants patriotiques qui éclatèrent simultanément, et toutes leurs voix se mêlèrent pour adresser les derniers hymnes à la liberté ; ils parodiaient la chanson des Marseillais de cette sorte :

Contre nous de la tyrannie
Le couteau sanglant est levé. &c.

Toute cette nuit affreuse retentit de leurs chants, et s'ils les interrompaient, c'était pour s'entretenir de leur patrie, et quelquefois aussi, pour une faillie de Ducos.

C'est la première fois qu'on a massacré en masse tant d'hommes extraordinaires. Jeunesse, beauté, génie, vertus, talens, tout ce qu'il y a d'intéressant parmi les hommes, fut englouti d'un seul coup. Si des cannibales avaient des représentans, ils ne commettraient point un pareil attentat. Nous étions tellement exaltés

par leur courage, que nous ne ressentimes le coup que long-tems après qu'il fut porté.

Nous marchions à grands pas, l'ame triomphante de voir qu'une belle mort ne manquait pas à de si belles vies, et qu'ils remplissaient, d'une maniere digne d'eux, la seule tâche qu'il leur restait à remplir, celle de bien mourir; mais quand ce courage emprunté du leur se fut refroidi, alors nous sentimes quelle perte nous venions de faire : le désespoir devint notre partage; on se montrait en pleurant le misérable grabat que le grand Vergniaux avait quitté pour aller, les mains liées, porter sa tête sur l'échafaud. Valazé, Ducos et Fonfrède étaient sans cesse devant nos yeux. Les places qu'ils occupaient devinrent l'objet d'une vénération religieuse; et l'aristocratie même se faisait montrer, avec empressement et respect, les lits où avaient couché ces grands hommes.

O vous les premiers de nos Citoyens! vous n'avez eu d'autres torts que de naître dans un siècle de boue, et d'avoir eu le courage de la vertu, dans la plus prostituée des cités. Elle aura beau vous élever des statues, et chercher à dérober sous leurs pedestaux, la place où vous

fûtes immolés, ce qu'elle fera, (si sa destinée est d'être libre enfin). Jamais elle n'effacera les marques de votre sang que déposeront contre elle aux yeux de l'univers et de la postérité. Vous êtes morts comme des hommes qui avaient fondé la liberté Républicaine, et avec lesquels elle devait s'éclipser. Vous brillez au milieu de tant de lâcheté et d'incivisme, comme Caton et Brutus au milieu du sénat corrompu.

Cent mille Français furent immolés sur votre tombe ; l'ordre social s'écroula, et la tyrannie régna sur des cadavres ; nos plus belles cités détruites ou ravagées, une année d'horreurs inconnues jusqu'alors au monde, ont suivi votre perte et gravé votre apologie en traits ineffaçables, sur les tables de l'histoire.

Plusieurs d'entre eux ont remi leur défense entre des mains fideles : fasse le ciel qu'au milieu de la terreur universelle, elles soient restées courageuses dépositaires de ces trésors inestimables, et qu'ils ne soient pas perdus pour la postérité.

Dans le côté de la conciergerie où jé viens de dire que j'avais été placé, était la prison des femmes, séparée de celle des hommes par une grille. Les prisonniers communiquaient avec elles à travers cette grille, et les fenêtres de deux chambres à rez-de-chauffée qui donnent sur leur cour. C'est là que j'ai vu engloutir une foule innombrable de victimes, de tout age et de toute condition. Le sang de 22 fumait encore lorsque la citoyenne Roland arriva; bien éclairée sur le sort qui l'attendait, sa fermeté n'en était pas altérée : sans être dans la fleur de l'age, elle était encore pleine d'agrémens; elle était grande, & d'une taille élégante. Sa physionomie était très spirituelle ; mais ses malheurs et une longue détention avaient laissé sur son visage des traces de mélancolie qui tempéraient sa vivacité naturelle. Elle avait l'ame d'une républicaine, dans un corps pétri de graces et façonné par une certaine politesse de cour. Quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes, se peignait dans ses grands yeux noirs, pleins d'expressions et de douceur ; elle parlait souvent à la grille avec la liberté et le courage d'un grand homme. Ce langage

républicain, sortant de la bouche d'une jolie femme Française dont on préparait l'échafaud, était un des miracles de la révolution auquel on n'était point encore accoutumé. Nous étions tous attentifs autour d'elle, dans une espece d'admiration et de stupeur. Sa conversation était sérieuse sans être froide ; elle s'exprimait avec une pureté, un nombre et une profodie qui faisaient de son langage une espece de musique dont l'oreille n'était jamais rassasiée : elle ne parlait jamais des députés qui venaient de périr qu'avec respect, mais sans pitié efféminée ; et leur reprochant même de n'avoir pas pris des mesures assez fortes. Elle les désignait le plus ordinairement sous le nom de *nos amis* ; elle faisait souvent appeler Claviere pour s'entretenir avec lui *. Quelquefois aussi son sexe reprenait le dessus, et on voyait qu'elle avait pleuré au souvenir de sa fille et de son époux. Ce mélange d'amolissement naturel et de force la rendait plus intéressante. La femme qui la servait

* Clavière, qui depuis s'enfonça un couteau dans le cœur, après avoir lu la liste de ses témoins.

me dit un jour : *devant vous elle rassemble toutes ses forces, mais dans la chambre elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer.* Le jour où elle monta à l'interrogatoire, nous la vîmes passer avec son assurance ordinaire; quand elle revint ses yeux étaient humides, on l'avait traitée avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions outrageantes pour son honneur, qu'elle n'avait pu retenir ses larmes tout en exprimant son indignation. Un pédant mercénaire outrageait froidement cette femme célèbre par son esprit, et qui, à la barre de la Convention nationale avait forcé, par les graces de son éloquence, ses ennemis à se taire et à l'admirer. Elle resta huit jours à la conciergerie, et sa douceur l'avait déjà rendue chère à tout ce qu'il y avait de prisonniers, qui la pleurerent sincèrement.

Le jour où elle fut condamnée, elle s'était habillé en blanc, et avec soin : ses longs cheveux noirs tombaient épars jusques à sa ceinture ; elle eut attendri les cœurs les plus féroces ; mais ces monstres en avaient-ils un ? D'ailleurs elle n'y prétendait pas ; elle avait choisi cet habit

comme symbole de la pureté de son ame. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie. Elle indiqua par un signe démonstratif qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner, avec une gaieté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses levres à plusieurs reprises.

A la place du supplice, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et prononça ces paroles mémorables : *O liberté ! que de crimes on commet en ton nom.*

Elle avait dit souvent que son mari ne lui survivrait pas. Nous apprimes dans nos cachots que sa prédiction était justifiée, et que le vertueux Roland s'était tué sur une grande route, indiquant par là qu'il avait voulu mourir irréprochable envers l'hospitalité courageuse.

Mon cœur, qui devait être déchiré par tant de ténaillemens dans cette horrible de-

meure, n'a point connu de douleur plus amere que celle que me causa la mort de cette femme à jamais célèbre. Le souvenir de cet assassinat s'unira dans mon ame à celui de mes infortunés amis, pour l'envelopper, jusqu'au tombeau, d'un deuil inconsolable.

Peu de tems après, je ferrai dans mes bras Girey Dupré et Boisguyon, qui arrivaient de Bordeaux tout meurtris de leurs fers : je ne parlerai point du courage de Girey Dupré. Ce mot suppose un effort ; je dirai seulement qu'il est mort sans y faire attention ; ses fers n'avaient rien changé à sa gaité ouverte et franche. Il avait la même fleur de santé que je lui avais toujours connue ; il s'abandonnait, sans réserve, aux moindres amusemens. Tout entier au plaisir d'être, on eut dit qu'il ignorait qu'il était dans les fers, et que l'échafaud l'attendait. A l'interrogatoire il ne répondit que ces mots : *J'ai connu Brissot, j'atteste qu'il a vécu comme Aristide, et qu'il est mort comme Sidney, martyr de la liberté.* Une réponse courageuse défarme les grandes ames, elle

irrite la médiocrité. C'est l'effet que produisit celle de Girey Dupré. On interrompit là son interrogatoire, & dans son acte d'accusation on consigna, comme criminelle, cette réponse qui le couvre de gloire. Il n'alla point à la mort, il y vola. En montant au jugement, il leur offrit la victime toute préparée pour le supplice ; il avait ouvert le col de sa chemise, et parut ainsi à l'audience. Sa raison, ferme et inébranlable aux lâches séductions de l'espérance, lui avait démontré qu'il n'y avait plus qu'à présenter sa tête : si l'on se rappelle le talent qu'il annonçait dans le *Patriote Français*, si, d'un autre côté, l'on considère tant de grandeur d'ame dans un jeune homme de 24 ans, on sentira qu'il n'est point de perte plus cruelle, pour un pays libre, que celle d'un jeune citoyen qui donnait de si belles espérances. Doué d'une moralité profonde, il pouvait honorer les places les plus importantes. Il était, pour m'exprimer ainsi, de cette étoffe dont on fait de vrais magistrats dans une République. On l'a moissonné dans la fleur de son âge : c'est un crime irréparable envers la patrie.

Voici un couplet qu'il fit peu de momens avant de monter au tribunal.

Pour nous quel triomphe éclatant !
 Martyrs de la Liberté faînte,
 L'immortalité nous attend.
 Dignes d'un destin si brillant,
 Al'échafaud marchons fans crainte ;
 L'immortalité nous attend.
 Mourons pour la Patrie,
 C'est le fort le plus beau, le plus digne d'envie.

Boisguyon était un philosophe pratique, d'une vertu douce et bienfaisante ; recueilli en lui-même, il travaillait fans cesse à se rendre meilleur : son esprit était fort cultivé ; il passait pour avoir dirigé toutes les opérations de Beyffer, sous lequel il commandait. Mais comme en toutes choses il était l'ennemi de l'ostentation, on ne le nommait presque jamais, ou même pas du tout. Ce sont de ces mérites qui n'ont rien à démêler avec le vulgaire, et que l'observateur philosophe se plait à contempler dans l'espece de coque mystérieuse où ils s'envelopent. Pour le peindre en un mot, il avait des pieces qui eussent pu servir à sa justification, mais com-

promettre des personnes qui n'étaient point ses amis, et qu'on eut plutôt soupçonné de vouloir le sacrifier : il brula ces pieces de peur d'être tenté d'en faire usage !

Son patriotisme constant n'avait gueres dû être autre chose, en aucun tems, que de la philanthropie. Mais son ame n'était pas d'une trempe aussi forte que celle de Girey Dupré : il écrivit à Robespierre, sur lequel il n'était pas encore tout-à-fait détrompé ; il lui rappelait dans sa lettre, que dans des tems où ils étaient menacés, il avait protégé ses jours. Le tyran l'avait oublié, il ne répondit point, et ne daigna pas faire un signe pour l'arracher à ses bourreaux.

Vers le même tems on amena Bailly, l'homme de la révolution le plus heureux en honneurs, et celui dont l'agonie fut la plus douloureuse. Il épuisa la férocité de la populace dont il avait été l'idole, et fut lâchement abandonné par le peuple, qui n'avait jamais cessé de l'estimer. Il est mort comme le juste de Platon, ou comme Jésus-Christ,

au milieu de l'ignominie ; on cracha sur lui ; on brula un drapeau sous sa figure ; des hommes furieux s'approchaient pour le frapper malgré les bourreaux, indignés eux-mêmes de tant de fureur. On le couvrit de boue. Il fut trois heures à la place de son supplice, et son échafaud fut dressé dans un tas d'ordures. Une pluie froide qui tombait à verse, ajoutait encore à l'horreur de sa situation ; les mains liées derrière le dos, obligé de ravalier l'humeur qui s'écoulait de son nez, il demandait quelquefois le terme de tant de maux ; mais ces paroles étaient proférées avec le calme digne d'un des premiers philosophes de l'Europe. Il répondit à un homme qui lui disait, tu trembles, Bailly—Mon ami, c'est de froid.—Si l'on demande d'où nous étions si bien instruits ; qu'on sache que c'était par le moyen du bourreau qui, pendant une année entière, n'a cessé un seul jour d'être appelé dans cette horrible demeure, et qui racontait aux géoliers ces abominables et admirables circonstances.

Si je m'abandonnais à la tâche douloureuse de nommer individuellement tous les êtres intéressans sacrifiés dans cette boucherie, à parler de leur courage et de leurs vertus, j'entasserais des volumes. Qu'on sache seulement que le mépris de la mort était devenu une chose triviale, et que Socrate, au milieu de 4 mille personnes de tout âge et de tout sexe, que j'ai vu massacrer en un an, n'aurait été remarqué que par son éloquence et ses discours sublimes sur l'immortalité de l'ame.

Je me contenterai de peindre l'esprit qui n'a cessé d'animer le tribunal révolutionnaire, et les scènes d'horreurs qui se sont renouvelées dans la conciergerie. On croyait assez généralement, avant le *vingt-deux* Prairial, que ce tribunal conservait quelques formes ; mais je puis attester qu'il n'a jamais été qu'un tribunal de sang, ne suivant d'autres loix que son caprice, ou la férocité des tyrans auxquels il n'a jamais cessé d'être vendu : j'en ai la preuve dans les différens jugemens dont j'ai eu connaissance pendant une année de détention. Il est vrai

qu'il ne pouffa pas, tout-à-coup, l'impudence jusqu'à entasser, comme Caligula, dans un même procès, au nombre de soixante ou de quatre-vingt, des hommes qui ne s'étaient jamais connus, et jusqu'à les juger en une heure; mais s'il était moins scandaleux, il n'était pas moins atroce. Comment des êtres dont on fit des bourreaux, des prétendus conspirateurs de prisons, ont-ils pu être, en aucun tems, des juges integres? Comment les assassins des 22 députés, de Bailly, de Diétrick, de Houchard, de Custines pere et fils, de Lamourette, de Biron, de Lamarliere, de la citoyenne Roland, et mille autres, peuvent-ils être soupçonnés d'avoir jamais eu de l'humanité; n'avaient-ils pas commencé par porter la désolation dans Orléans par la boucherie de neuf citoyens des plus considérables de cette ville? Ils ne cessèrent de tuer en détail, jusqu'à ce qu'enfin ils ayent tué en masse; et si alors l'instruction, au lieu d'une heure, durait quelquefois deux jours, c'était un supplice de plus, car personne n'échappait. Longtems avant le 22 Prairial, un de mes camarades de chambre, assassiné pour fédéralisme, trouva, dans le même homme,

son dénonciateur, son témoin et son juré, et ce juré il l'avait fait condamner pour émission de faux assignats : le crime trouvant partout protection, ce scélérat avait eu le moyen d'échapper à la vengeance des loix, et de devenir juge de criminel qu'il était : il était de plus débiteur de celui qu'il condamna comme juré, et sa boule noire n'en tomba que plus vite. J'ai vu le billet entre les mains de ce malheureux jeune homme, nommé Barré, dont le frere et le vieux pere moururent de douleur : un brigand échappé au supplice, porta la désolation dans toute une famille honorée, patriote et paisible, et la fit disparaître de la terre.

Les malheureuses victimes étaient aveuglées jusqu'au dernier moment, par l'espérance, et leurrées d'une idée de justice : on ne pouvait croire qu'elle se fût entièrement effacée du cœur d'hommes qui osaient s'appeller juges et jurés. Ceux qui arrivaient des départemens éloignés discutaient leurs droits avec confiance : un vieux conseiller du parlement de Toulouse disait, avant de monter, qu'il ne voudrait pas être à leur place et qu'il les embarrasserait bien ; un

autre citait le droit romain; cette erreur qui navrait l'ame des prisonniers, habitans anciens et expérimentés de la conciergerie, prenait sa source dans une ignorance bien naturelle; malheur à l'homme qui eut deviné tant d'horreurs! au moment d'être jugés surtout, le bandeau s'épaississait plus que jamais sur leurs yeux; la victime désignée sans le savoir, descendant en elle-même, n'y trouvait qu'innocence et que paix; un appareil légal se développait devant elle. Un acte d'accusation, une liste de jurés, des témoins, des défenseurs chèrement payés, toutes les formes protectrices, tout ce qu'il y a de saint parmi les hommes, était mis en usage; mais ce n'était qu'une comédie atroce, qu'on jouait pour mieux l'abuser? Est-il étonnant qu'elle en fut la dupe? Custine fils, malgré tout son esprit, malgré la proscription demandée et obtenue ouvertement par Robespierre, y succomba lui-même: il prit un défenseur, écrivit toute la nuit ses moyens de défense, et faisait à ces bourreaux l'honneur de croire que l'innocence pouvait échapper une fois de leurs mains. L'espé-

rance habite dans le cœur de l'homme jusqu'au dernier moment pour l'amollir et le trahir. Personne, pour le dire là-dessus, n'a fait ce qu'il devait faire : il fallait les faire succomber sous le poids de l'opprobre et refuser de leur répondre ; ou ces septembristes habillés en juges, auraient repris les bûches du deux Septembre, ou ils auraient été obligés de lâcher leur proie. Il est bien vrai qu'après le vingt-deux Prairial, ils ne gardèrent plus de mesure : la paresse des subalternes y trouvait son profit autant que la cruauté des chefs. On n'avait plus besoin d'examiner des pièces qui s'accumulaient d'une manière effrayante ; on envoyait un garçon de bureau prendre les noms, et c'est tout ce qu'on voulait, puisqu'il ne s'agissait plus que de listes de proscriptions. Les défenseurs furent supprimés, ainsi que les interrogatoires ; mais si l'on ose le dire, cette loi fut salutaire, puisqu'elle ôta tout à fait le masque dont se couvrait ce fantôme de tribunal, qui, au fond, ne fut jamais composé que d'assassins : on vit alors des hommes condamnés par méprise de nom, le frere pour le frere.

Un jeune homme de vingt-cinq ans, qui n'avait jamais été marié, fut conduit au supplice comme ayant un fils émigré, et qui portait les armes contre sa patrie. On se joua ouvertement, et sans pudeur, de la vie des hommes. La canaille des huissiers, de sous-greffiers, et de tous les subalternes, composée d'anciens records, ou de misérables qui savaient à peine lire, se déchainait contre l'existence des citoyens ; ils insultaient, dans leur griffonnage^e barbare, ceux qu'ils assassinaient. J'ai vu apporter à une femme un acte d'accusation sur lequel était écrit : *tête à guillotiner sans remission*. Aucun de ces actes inlisibles n'était orthographié, et on n'y trouvait aucune construction Française. Souvent on recevait un acte destiné à une autre personne : alors l'huissier se contentait de substituer votre nom à celui qu'il effaçait. Plusieurs fois, en buvant avec les guichetiers, ils en fabriquaient tout-à-coup, et de gaieté de cœur. Des femmes ont entendu dicter leurs accusations au milieu des ris : *joignons celle-là à son mari*, criaient-ils en s'enivrant, et la victime n'échappait pas : en effet, ces

actes étaient imprimés avec un protocole commun à tous; il n'y avait que quelques lignes à remplir, et c'est dans ce peu de lignes que se commettaient les méprises les plus absurdes et toujours impunément. La ci-devant duchesse de Biron entr'autres, monta avec un acte d'accusation rédigé pour son homme d'affaires. Oui, c'est l'heureux génie de la France qui les poussa à se démasquer par la loi du vingt-deux Prairial. N'avaient ils pas ôté la parole aux vingt-deux députés et à Danton? La conscience des jurés ne jouait-elle pas à l'aise dans leurs poitrines, depuis qu'ils pouvaient se déclarer assez instruits; ne jugeaient-ils pas d'après des inductions? Pourquoi donc cette loi du vingt-deux? O vertige des scélérats! O inconcevable enchainement des événemens humains!

Enfin, avant le vingt-deux Prairial, n'ai-je pas vu des hommes qui, pendant qu'on les interrogeait, avaient entendu rédiger leur acte d'accusation dans la pièce voisine? Avant le vingt-deux Prairial, n'insultaient-ils pas, de la manière la plus barbare, à l'accusé qu'ils chargeaient d'outrages, et qu'ils livraient aux risées du peu-

ple? La pudeur des femmes les plus vertueuses et les plus respectées n'y était-elle pas révoquée en doute, et forcée à rougir aux quolibets grossiers d'une canaille crapuleuse, dont le repaire le plus ordinaire était dans les mauvais lieux, et qui souvent siégeaient étant ivrés? Je viens de dire que parmi ces jurés, il y avait un faiseur de faux-assignats; mais presque tous étaient aussi vils; et qui voudrait fouiller dans cet égout, y trouverait des hommes flétris par la justice. Coffinal, Dumas, n'étaient-ils pas juges avant cette époque; et pour *faire feu de file*, avaient-ils attendu le signal de la loi du vingt-deux? Si c'est une vérité incontestable, que le crime à découvert est moins hideux que lorsqu'il prend le masque de la vertu, ne serait-il pas absurde de nier, que le tribunal était plus atroce encore avant le vingt-deux Prairial qu'après?

Les furieux du dehors secondaient parfaitement ces monstres; jamais antropophages n'ont eu de pourvoyeurs plus zélés et plus entendus. On voyait arriver sans cesse de nouvelles victimes: il semblait surtout qu'ils étaient animés d'une fureur aveugle contre le sexe le plus faible

et le plus aimable. Les femmes les plus belles, les plus jeunes, les plus intéressantes, tombaient pêle-mêle dans ce gouffre, d'où elles sortaient pour aller, par douzaine, inonder l'échafaud de leur sang.

On eut dit que le gouvernement était dans les mains de ces hommes dépravés qui, non contents d'insulter au sexe par des goûts monstrueux, lui vouent encore une haine implacable. De jeunes femmes enceintes, d'autres qui venaient d'accoucher, et qui étaient encore dans un état de faiblesse et de pâleur qui suit ce grand travail de la nature, et qui serait respecté par les peuples les plus sauvages; d'autres dont le lait s'était arrêté tout-à-coup, ou par la frayeur, ou parce qu'on avait arraché leurs enfans de leur sein, étaient jour et nuit précipitées dans cet abyme. Elles arrivaient trainées de cachots en cachots; leurs faibles mains comprimées dans d'indignes fers. On en a vu qui avaient un collier au col. Elles entraient, les unes évanouies et portés dans les bras des guichetiers qui en riaient; d'autres en pleurs;

d'autres dans un état de stupeur qui les rendaient comme imbéciles ; vers les derniers mois surtout, c'était l'activité des enfers. Jour et nuit les verroux s'agitaient. Soixantes personnes arrivaient le soir pour aller à l'échafaud. Le lendemain elles étaient remplacées par cent autres, que le même sort attendait les jours suivans.

De tous les coins de la France on charriait des victimes à la conciergerie. Elle se remplissait sans cesse par les envois des départemens, et se vidait sans cesse par le massacre et le transfertement dans d'autres maisons. Des guichetiers chargés d'actes d'accusation, les portaient de chambre en chambre très avant dans la nuit. Les prisonniers, arrachés au sommeil par leurs voix épouvantables et insultantes, croyaient que c'était leur arrêt. Ainsi ces mandats de mort, destinés à 60 ou 80 personnes, étaient distribués chaque jour, de manière à en effrayer 600. Par la gradation des massacres, j'ai bien connue toute la profondeur de ce vers de Racine :

Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.

D'abord ils avaient entassé 15 personnes dans leur charrete meurtriere ; bientôt ils en mirent 30, enfin jusqu'à 84, et quand la mort de Robespierre est venue arracher le genre humain à leurs fureurs, ils avait tout disposé pour en envoyer 150 à la place du supplice. Déjà un aqueduc immense, qui devait voiturer du sang, avait été creusé à la place St. Antoine.

C'était vers les trois heures après-midi, que ces longues processions de victimes descendaient du tribunal et traversaient lentement, sous de longues voutes, au milieu des prisonniers qui se rangeaient en haie pour les voir passer, avec une avidité sans pareille. Que l'homme est faible, qu'il est un animal asservissable ! J'ai vu quarante-cinq magistrats du parlement de Paris, trente-trois du parlement de Toulouse, allant à la mort du même air qu'ils marchaient autrefois dans les cérémonies publiques. J'ai vu cinquante fermiers généraux passer d'un pas calme et ferme ; les vingt-cinq premiers, négocians de Sedan, plaignant, en allant à la mort, dix mille ouvriers qu'ils laissaient sans pain. J'ai vu ce Beysser, l'effroi des rebelles de la Vendée,

et le plus bel homme de guerre qu'eut la France; j'ai vu tous ces généraux, que la victoire venait de couvrir de lauriers, qu'on changeait en cyprès. Tous ces jeunes militaires, si forts, si vigoureux, qu'on entourait d'une armée de gendarmes; leur jugement semblait avoir fait sur eux l'effet d'un enchantement qui les rendait immobiles. J'ai vu ces longues traînées d'hommes qu'on envoyait à la boucherie. Aucune plainte ne sortait de leur bouche; ils marchaient silencieusement, et semblaient craindre de regarder le ciel, de peur que leurs regards n'exprimassent trop d'indignation. Ils ne savaient que mourir. Ce n'est pas tant à braver la mort, qu'à braver la douleur, qu'il faudrait accoutumer les hommes. Que de gens se sont laissé couper la tête, pour avoir eu peur de se faire casser les bras!

Dans ce hâchis d'hommes, qu'on appelait fournées, on entassait des êtres diamétralement opposés de système et de parti. Thouret avec d'Epremueil, Chappellier avec la ci-devant duchesse de Grammont. Plusieurs fois des générations entières ont été absolu-

ment détruites en un jour; le respectable Maleherbes, âgé de plus de 80 ans, fut trainé à la mort à la tête de sa famille entière: il périt avec sa sœur, sa fille et son gendre, et la fille et le gendre de sa fille: M. de Montmorin avec son fils. Quatre Brienne furent tués à la fois. Dans d'autres *fournées* on voyait réuni ce que la nature avait de plus aimable: quatorze jeunes filles de Verdun, d'une candeur sans exemple, et qui avaient l'air de jeunes vierges parées pour une fête publique, furent menées ensemble à l'échafaud. Elles disparurent tout-à-coup, et furent moissonnées dans leur printemps: la cour des femmes avait l'air, le lendemain de leur mort, d'un parterre dégarni de ses fleurs par un orage. Je n'ai jamais vu parmi nous de désespoir pareil à celui qu'excita cette barbarie.

Vingt femmes du Poitou, pauvres paysannes pour la plupart, furent également assassinées ensemble: je les vois encore, ces malheureuses victimes, je les vois étendues dans la cour de la conciergerie, accablées.

de la fatigue d'une longue route et dormant sur le pavé. Leur regard, où ne se peignait aucune intelligence du sort qui les menaçait, ressemblait à ceux des bœufs entassés dans les marchés, et qui regardent fixement et sans connaissance autour d'eux. Elles furent exécutées toutes peu de jours après leur arrivée. Au moment d'aller au supplice, on arracha du sein d'une de ces infortunées, un enfant qu'elle nourrissait, et qui, au moment même, s'abreuvait d'un lait dont le bourreau allait tarir la source. O cris de la douleur maternelle, que vous fûtes aigus ! mais vous fûtes sans effet. Quelques femmes sont mortes dans la charette, et on a guillotiné des cadavres. N'ai-je pas vu, peu de jours avant le 9 Thermidor, d'autres femmes traînées à la mort ; elles s'étaient déclarées enceintes ! Et ce sont des hommes, des Français, à qui leurs philosophes les plus éloquens prêchent, depuis 60 années, l'humanité et la tolérance ! . . . Si l'on n'eût arrêté ce débordement de sang humain, je ne doute pas qu'on n'eût vu des hommes aller se précipiter d'eux-mêmes sous le tran-

chant de la guillotine. Comme l'a très bien dit Fréron, la première des affections sociales, l'amour de la vie, s'éteignait déjà dans tous les cœurs. J'ai vu plus de dix femmes qui, n'osant prendre du poison, avaient crié *vive le roi*, et chargeaient, par ce moyen, cet abominable tribunal du soin de terminer leurs jours. Les unes pour ne pas survivre à un époux, d'autres à un amant, d'autres par dégoût de la vie, presque aucune par fanatisme royal. Et dans quelle classe se trouvaient ces infortunées ? Dans celle de l'indigence : quelques unes étaient des misérables prostituées, mais encore riches de leur jeunesse et de leur beauté. O si des législateurs étaient témoins des terribles effets de lois violentes ou passionnées, combien de victimes elles écrasent ; comme ces édifices qui s'écroulent dans une fête publique, ils frémissent des dangers de leur mission : ils verraient des milliers de citoyens dans les pleurs, les autres en fuite et mourant de misère ; d'autres dont la raison est aliénée, et qui, dans leur délire, d'une voix de fer, les maudissent le jour et la nuit, avec des impréca-

tions affreuses. Après la loi qui chassait, sous trois jours, tous les nobles de Paris, j'ai vu arriver, entre beaucoup d'autres; une jeune femme qui depuis n'avait pris aucune nourriture: sa raison était égarée: née dans l'opulence, elle avait à peine trouvé depuis un an, dans l'ouvrage de ses mains, de quoi fournir à son existence; cette loi lui ôtait tous moyens de vivre; elle n'avait plus de ressources que la mort, et elle était venue la demander en se dénonçant elle-même. Sa pâleur extrême, causée par le chagrin et l'inanition, n'empêchait pas de trouver sur son visage les traces de la décence, de la beauté et de la jeunesse. Ses malheurs n'étaient pas encore au comble, elle devait apprendre qu'un époux adoré, dont elle ignorait le sort, avait péri sur l'échafaud peu de jours avant. Sur son acte d'accusation elle lut qu'elle était veuve! Elle fut réjoindre son époux. Si, au milieu de tant de désolations, quelques malheurs enfonçaient des pointes plus acérées dans les cœurs des infortunés, au milieu du courage général, quelques actions particulières se

faisaient remarquer, et brillèrent d'un éclat plus vif que toutes les autres. Cette époque, qui offre l'exemple de tous les crimes, offre aussi quelquefois celui de la vertu sublime. Des jeunes femmes de chambre ont voulu mourir avec leurs maîtresses ; et quand l'espionnage et la délation portaient un coup mortel aux mœurs, elles périssaient par un dévouement généreux. Une bonne religieuse ne voulut pas sauver sa vie aux dépens d'un très léger mensonge. La ci-devant marquise de Bois-Béranger, et sa sœur la comtesse de Malézy, se conduisirent réellement avec l'héroïne que est très-exactement décrit dans l'Almanach des prisons, article Luxembourg.

Toutes ces femmes étaient très jeunes, et de la figure la plus intéressante.

La ci-devant marquise de Bois-Béranger ne quittait pas sa mère d'un instant : elle veillait sur elle, et on eut dit que la sollicitude maternelle était passée toute entière dans l'âme de la fille. Elle couvait sa malheureuse mère de ses

yeux, était sans cesse sur ses pas, l'encourageait par son exemple et par ses discours: pour la mere, elle était ainsi que toutes les meres que j'ai vues dans ces horribles crises; muette et pétrifiée C'était Fiobé changée en pierre. Elles avaient toutes une piété douce et semblaient des anges qui prennent leur essor vers le Ciel.

La ci-devant comtesse Malézi disait à son pere: " Je me ferrerai tant contre vous, mon bon pere, vous qui êtes si honnête homme, que Dieu me laissera passer malgré mes péchés."— On concevait qu'elle pouvait en avoir commis quelques uns, car elle avait une des plus séduisantes figures et des plus aimables qu'il fut possible de voir.

Toutes ces familles proscrites, heureuses de mourir ensemble, s'unissaient étroitement, confondaient leurs ames dans un épanchement mutuel, persuadées qu'elles allaient se retrouver; et que ce passage d'un monde où elles étaient persécutées dans un autre monde plus heureux; était desirable pour elles; que mourir c'était

fermer un instant les yeux pour les r'ouvrir à une lumière éternelle, et qu'elles allaient enfin trouver l'égalité dans un asyle de paix où tous les titres disparaissent réellement, et où on ne les rappelle pas sans cesse pour multiplier les assassinats et les persécutions.

Il en était bien autrement de tous ces instrumens de la scélératesse de Robespierre, et qu'il s'amusait à briser quelquefois ; ils mouraient dans l'athéisme et les imprécations. Ainsi moururent les Grammon père et fils, les Hébert, les Gusman et Ronfin, malgré l'air féroce qu'il affecta jusqu'au bout.

L'infortuné Camille-Desmoulins mourut indigné de la lâcheté du peuple, et furieux d'avoir été la dupe de Robespierre.

Danton, placé dans un cachot à côté de Westermann, ne cessait de parler, moins pour être entendu de Westermann que de nous. Ce terrible Danton fut véritablement escamotté par Robespierre. Il en était un peu honteux ; il disait, en regardant à travers ses barreaux, beau-

coup de choses que peut-être il ne pensait pas ; toutes ses phrases étaient entremêlées de jurmens ou d'expressions ordurieres.

En voici quelques unes que j'ai retenues :

“ C'est à pareil jour que j'ai fait instituer le
 “ tribunal révolutionnaire ; mais j'en demande
 “ pardon à Dieu et aux hommes, ce n'était
 “ pas pour qu'il fut le fléau de l'humanité.—
 “ C'était pour prévenir le renouvellement des
 “ massacres du 2 Septembre, (étrange langage
 “ dans la bouche de Danton.)

“ Je laisse tout dans un gachis épouvanta-
 “ ble : il n'y en a pas un qui s'entende en
 “ gouvernement. Au milieu de tant de fureurs,
 “ je ne suis pas fâché d'avoir attaché mon nom
 “ à quelques décrets qui feront voir que je ne
 “ les partageais pas.

“ Si je laissais mes c..... à Robespierre et
 “ mes jambes à Couthon, ça pourrait encore
 “ aller quelque tems au comité de salut public.

“ Ce font tous des freres Cain. Brissot
“ m'aurait fait guillotiner comme Robespierre. /

“ J'avais un espion qui ne me quittait pas.

“ Je savais que je devais être arrêté.”

“ Ce qui prouve que le B. de Robespierre est
“ un Néron, c'est qu'il n'avait jamais parlé à Ca-
“ mille Desmoulins avec tant d'amitié que la
“ veille de son arrestation.”

“ Dans les révolutions, l'autorité reste aux
“ plus scélérats.

“ Il vaud mieux être un pauvre pêcheur,
“ que de gouverner les hommes.”

“ Les f bêtes, ils crieront *vive la Ré-*
“ *publique*, en me voyant passer.” /

Il parlait sans cesse des arbres, de la cam-
pagne, de la nature. Immédiatement après eux,
je ne dois pas oublier qu'un spectacle horrible
vint déchirer notre ame. C'était les deux
veuves Hébert et Camille Desmoulins, dont les

maris s'étaient traînés à l'échafaud, qui pleuraient affises sur la même pierre, dans la cour de la conciergerie ; elles furent beintôt les retrouver.

L'orateur du genre-humain, l'ennemi personnel de Jéf. Chr. Cloots, est mort comme il avait vécu, mais avec un courage que je ne lui eusse jamais soupçonné ; il était avec la tourbe Hébert. Ces misérables se reprochaient leur mort ; Cloots prit la parole, et d'une voix haute, leur cita tout au long ces vers si connus.

Je rêvais cette nuit, que de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux on m'avait inhumé.

L'apologue eut son effet ; on redevint amis, et Cloots, qui se mourait de peur qu'un d'eux ne crut en Dieu, prit la parole, et leur prêcha le matérialisme jusqu'au dernier soupir.

Fabre d'Eglantine, malade et faible, n'était occupé que d'une comédie en cinq actes, qu'il avait confiée au comité de salut public, et de la crainte que Billaud-Varennés ne la lui volât.

Roucher, Chénier, vous futes aussi immolés ;

Lavoisier, Diétick, Dionis du séjour, Bailli, Barnave, Linguet, noms chers aux sciences, aux beaux arts et à l'éloquence, je vous ai vus disparaître. Femmes charmantes, meres éplo-
rées, vierges innocentes et douces, vieillards respectables et courbés sous le poids des ans, élite de citoyens de toute espèce, jeunesse instruite et courageuse, assassinée pour n'avoir pas cru à Marat, ou pour un moment d'erreur, vous tous, je vous ai vu entraînés à la mort. La flèche empoisonnée du désespoir a traversé mon ame ; je la porte par-tout avec moi. Et si mes bourreaux, dont la rage n'est pas rassasiée par quatorze mois de la plus dure captivité, ne signent pas mon honorable proscription, je succomberai bientôt sous tant de souvenirs affreux, et je mourrai honteux d'avoir été homme.

F I N.

VOICI des stances que nous récitons à la Conciergerie, long-tems avant le 9 Thermidor. La liberté avec laquelle nous nous exprimions, n'a point été altérée, et pendant que tout tremblait au dehors, elle s'était réfugiée sous les voûtes de nos cachots. Si quelqu'artiste veut les metre en musique, il rendra service à boucoup de détenus, qui se plairont quelquefois à chanter cette douloureuse et déchirante romance, qui leur retrace avec vérité tous les maux qu'ils ont souffert.

ENTENDS ma voix, finis mes maux ;
 Reçois, bienfaisante nature,
 Au sein de l'éternel repos,
 Ton innocente créature.
 Pour ne plus voir tant de forfaits,
 Mes yeux fermez-vous à jamais.

Dans l'épaisseur des noirs cachots,
 Où m'a plongé la tyrannie,
 Dois-je attendre que des bourreaux
 Viennent finir ma triste vie ?
 Pour ne plus voir &c.

Le crime est le Dieu des Français ;
Chaque jour la vertu succombe,
Ivre de sang et de succès
Son meurtrier flétrit sa tombe.
Pour ne plus &c.

Vingt Brutus, par des factieux,
Punis d'adorer leur patrie ?
Des flots de leur sang généreux
Innondent un peuple en furie.
Pour &c.

J'ai vu, sous le même couteau,
Rouler leur tête triomphante,
Et s'abîmer dans leur tombeau,
La Liberté toute sanglante.
Pour.

Affreux triomphe des pervers,
Attentat dont l'horreur m'accable,
J'en porterai jusqu'aux enfers,
Le souvenir inconsolable.
Pour.

Liberté, trésor des grands cœurs,
Serais-tu le crime du Sage,
Lorsque chez un peuple fans mœurs,
Il fait entendre ton langage ?
Pour.

Des monstres fortis des forêts,
Bien dignes d'être d'un Tibère,
Ou les bourreaux ou les valets
Affaillent sous Robespierre.
Pour.

Tout un grand peuple ensanglanté,
Chargé de misère et d'outrage,
Au saint nom de la Liberté,
Est replongé dans l'esclavage.
Pour.

La moitié des Français aux fers,
Dans l'opprobre et dans les allarmes ;
Sur leurs tombeaux fans cesse ouverts,
Dans des cachots versent des larmes.
Pour.

Voyez d'infâmes délateurs,
Qu'aucun remords jamais ne touche,
Boire le fang, tuer les mœurs,
La philosophie à la bouche.
Pour.

Je suis comme un agneau tremblant,
Ravi foudain à la prairie,
Et que sur un pavé fanglant,
On entraîne à la boucherie.
Pour.

Chaque jour offre à mes regards
La beauté dont la mort s'apprête,
Livrant ses longs cheveux épars
Aux mains qui vont frapper sa tête.
Pour.

Le fils qu'un même fort attend,
Est couvert du fang de son pere :
La fille à l'échafaud fanglant
Précède sa mourante mere.
Pour.

Ainsi qu'un sauvage abruti
Brise l'œuvre de Praxitelle,
Sans pudeur on détruit Bailly,
Couvert d'une gloire immortelle.
Pour.

Souvent des présages affreux
Pénétrant ces voûtes funebres,
Glacent le cœur des malheureux
Qui s'agitent dans les ténèbres.
Pour.

Tristes ombres de nos amis,
Notre voix envain vous implore,
Et vous fuyez ces murs rougis
De votre sang qui fume encore.
Pour.

Le sinistre oiseau de la nuit,
Ne va porter son triste augure
Qu'aux toits où le mourant languit,
Redemandé par la nature.
Pour.

Des chiens, par de longs hurlemens,
Des cachots rompant le silence,
Nous annoncent que nos tyrans
Demain frapperont l'innocence.
Pour.

L'airain gémissant dans les airs,
Vient de marquer nos tristes heures ;
Soulevant le poids de mes fers,
Je veille seul en ces demeures.
Pour.

Je vais, je compte en pâlisant,
Toutes ces couches funéraires.
Je suis comme un fantôme errant
Dans la poudre des cimetières.
Pour.

Toi, tu mourras dans ton printemps :
Ta mort fera périr ton père,
Ainsi le souffle des tyrans
Dépeuple et met en deuil la terre.
Pour.

Quels cris arrivent jusqu'à moi ?
Une voix éclate et s'arrête.
Un songe fuivi de l'effroi,
Vient de planer sur quelque tête.
Pour.

Hélas, c'est un infortuné,
Dont l'épouse a cessé de vivre :
Comme elle, au glaive destiné,
Consoles-toi, tu vas la fuivre.
Pour.

Entends ma voix, finis mes maux,
Reçois, bienfaitante nature,
Au sein de l'éternel repos,
Ton innocente créature.
Pour ne plus voir tant de forfaits,
Mes yeux fermez-vous à jamais.

Note qui se rapporte à la page 47.

O étincelles de vertu républicaine; vous fillonnez ces longues ténèbres où la France a été plongée pendant plus d'une année entière, et vous élevez l'ame en la remplissant de consolations. Roland termine volontairement ses jours, et ne survit point à une épouse digne de lui. Clavière, né dans une république ancienne, et fils adoptif d'une république nouvelle qui lui prépare l'échafaud, s'enfonce un couteau dans le cœur en citant ces vers de Voltaire :

Les criminels tremblans font trainés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur fort.

Sa femme l'apprend, et s'empoisonne après avoir consolé ses enfans et mis ordre à ses affaires. Ici c'est l'époux qui se précipite volontairement dans la tombe d'une épouse chérie, et là c'est l'épouse qui refuse de survivre à son mari.

Sous une lampe funéraire, au bout d'un

long corridor, ce vieillard auguste me prend à part. Il venait de lire la liste de ses témoins, et d'y trouver en tête ses plus féroces ennemis, entr'autres Arthur, cet étranger devenu membre de la commune de Paris, et encore plus factieux et plus sanguinaire que les Hébert et les Chaumette. Ce sont des assassins, me dit-il, je veux me dérober à leur fureur. Alors commence l'entretien le plus grave et le plus réfléchi sur les moyens de se débarrasser de la vie. Il calcule les coups, et la manière la plus sûre de se percer le cœur. Illustre Gènevois ! je fus digne de toi : je t'entendis, sans pâlir, délibérer sur ta mort : j'approuvai ta résolution républicaine ; je vis le couteau se promener sur ta poitrine, et ta main assurée marquant la place où tu devais te frapper. Je t'eusse imité ; mais, comme toi, je n'en avais pas reçu le courage.



1867
847-2-7852



